

Florette Templier

Artiste plasticienne



À propos

Florette Templier, Artiste plasticienne.
Vit et travaille à Morre (25).

Née en Martinique, mon enfance s’est construite en voyage à bord d’un voilier et m’a permis de développer une sensibilité aiguë envers mon environnement grâce à ces différents horizons paysagers et immersions culturelles qui ont façonnés mes 9 premières années de vie.

À l’âge de 22 ans, un grave accident de brûlure m’imposa un nouveau rapport à la mort qui ne fit qu’accroître ma sensibilité envers la vie qui m’entoure. Les longs parcours de réanimation et de rééducation pour retrouver ma mobilité générèrent l’amorce de ma pratique de la marche et de l’implication du corps dans mes recherches plastiques.

Intention

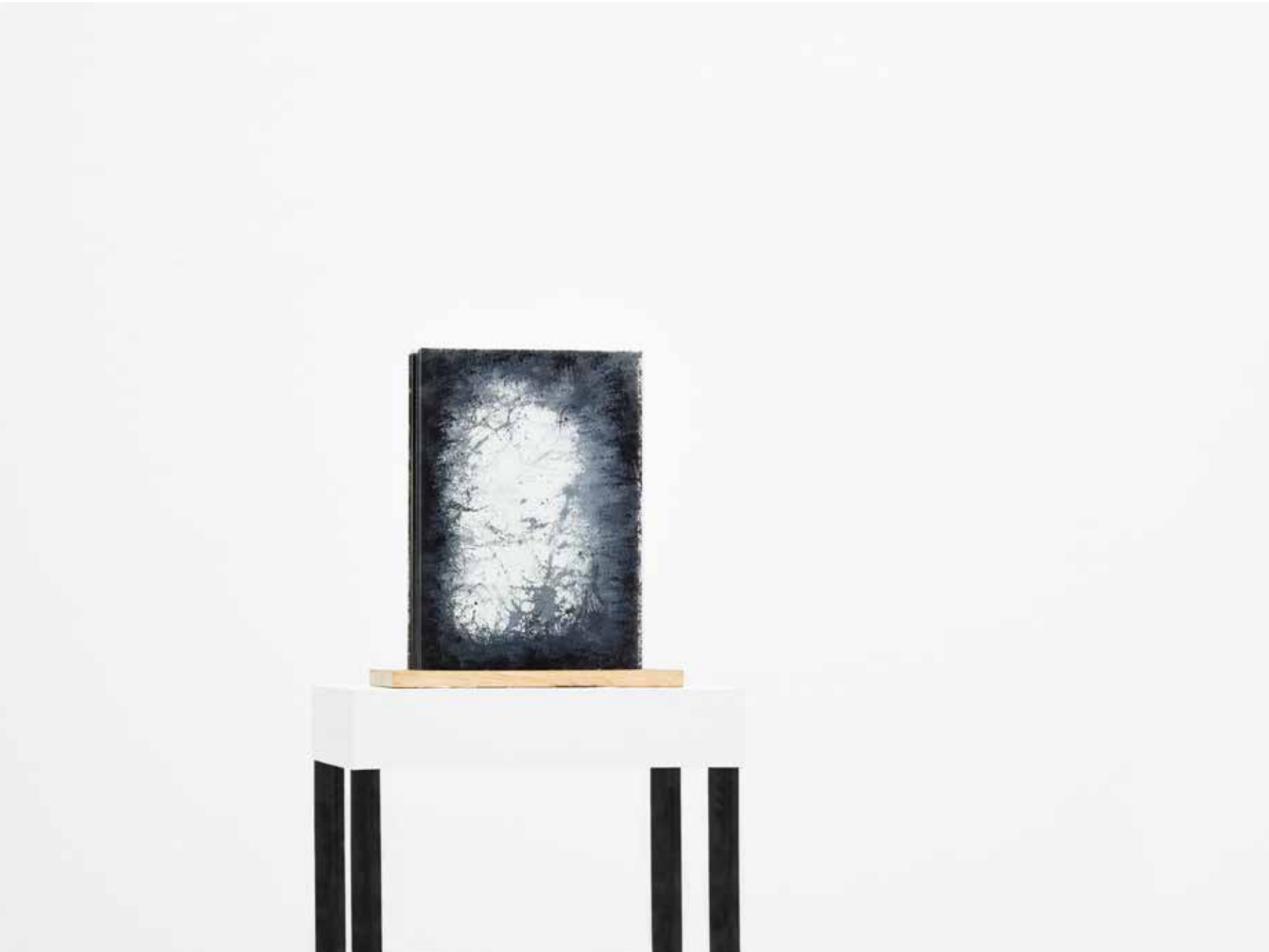
La genèse de mon travail prend corps dans mes déplacements à pied, où j’arpente au temps court comme au temps long, différents lieux et itinéraires. La marche est abordée comme geste esthétique et politique, constitutive de nouveaux imaginaires, de nouvelles images et de nouvelles formes. Il s’agit d’opposer les valeurs néolibérales de vitesse, de rendement, d’efficacité, de performance et de destruction du vivant, à un geste anachronique et subversif de résistance porté par la marche dans tout ce qu’elle revêt de lenteur, de disponibilité, d’observation, de silence, d’inutilité et d’improductivité au sens capitalistique du terme.

Ainsi, par l’implication de mon corps arpenteur d’espaces, je cherche à rencontrer l’ineffable, l’invisible ou l’oublié, en détournant le spectre de l’attention collective porté sur les lieux de nos traversées quotidiennes. Je concentre mes recherches sur les liens tissés de manière visible ou invisible entre les corps humains, les lieux qu’ils habitent et ce qu’ils contiennent. À la recherche de ces charnières communes, j’observe la porosité résiduelle de ces liens et la matérialité de leur existence, en effectuant des collectes que je redéploie ensuite en élaborant des dispositifs de monstration qui s’inscrivent entre sculptures et installations.

Ma pratique prend corps dans un besoin profond de faire de l’art ainsi que dans un sentiment d’urgence à créer de nouveaux récits et de nouveaux imaginaires. Convaincue que le prisme poétique et artistique peut créer des brèches dans la machine d’asservissement et de destruction du capitalisme, mes recherches sont nourries par la sociologie et la philosophie. En effet, dans un monde en fracturation et en dislocation, les artistes ont, plus que jamais, la possibilité d’impacter la dimension culturelle qu’une civilisation partage, et ainsi, d’infuser et d’infiltrer les imaginaires qui construisent les positionnements politiques d’une population. Évoluant comme tout un chacun-e, dans une société de l’anéantissement du vivant, du recul des libertés individuelles et culturelles et d’un basculement politique éminemment inquiétant, je souhaite m’inscrire dans un processus de résistance par la création.

Vue d'installation
Grande Galerie, ISBA - 2025
© Sarah Ritter





© Salomé Gaeta

Les danseuses noires

Sérigraphies sur plaques de verre, planche de chêne, socle métallique, 162 x 36 x 25 cm - 2025.

Lors d’une itinérance en sac à dos de deux mois à l’été 2024, j’ai observé des fourmis donner corps à leurs déambulations sur des papiers aquarelle. Déposant ces supports sur le toit de fourmilières en activité, les individus des différentes colonies partaient à l’assaut de ces éléments inconnus, dont les bords étaient ancrés d’un mélange d’eau et de charbon. Ce processus fût reproduit sur 9 fourmilières différentes, puis sérigraphié sur plaques de verre. L’écriture des déplacements et des explorations laissée par ces corps en mouvement est donnée à voir par une succession de 9 lamelles de verre. Le dispositif évoque une plongée à l’imaginaire scientifique dans les fourmillements des sols forestiers. La lecture se fait par strates, à la frontière du visible. Par un langage plastique directement lié aux formes du vivant, il s’agit de le considérer comme une force dynamique et légitime du processus de création.



© Élodie Mereau

Multiples Solitaires

Chaussures ou fragments de chaussures, tablettes de bois blanches, dimensions variables, installation vouée à se déployer dans le temps et dans l’espace - 2025.

Symbole de la marche chez l’être humain, ces restes de chaussures ont été récoltés et ramassés pendant la marche dans des paysages urbains ou naturels. L’accumulation de ces objets retrace mes propres déplacements, mes propres circulations de piéton planétaire. Témoins silencieux d’une histoire antérieure, ces artefacts révèlent à la fois leur propre fragilité et leur capacité à se réinventer dans un nouvel environnement. Ces chaussures portent en elles une mémoire des gestes, et l’empreinte qui passe à la surface des choses. La question du cycle de vie des objets de la société de consommation et la valeur qu’on y porte est interrogée ici. Il s’agit de questionner les notions d’usure et de dispersion résiduelle opérées par ce rapport d’échange commun entre les artefacts humains et les milieux naturels qui les ont abrités, par un prisme de contamination et de dégradation réciproques.

L'invisible frôlé par tous.
Vue d'installation DNSEP, ISBA - 2025
© Élodie Mereau



Draps de Rivières

Déchets de draps, châssis bois, dispositifs métalliques, 250x90 cm – 2025.

Échoués aux abords des rivières, ces artefacts humains avaient pour fonction initiale d’être des draps de literie. Les draps sont les réceptacles directs des fluides de notre corps - de la transpiration, du sperme, de la salive, ou encore des règles. Ils sont une mémoire des êtres et une mémoire des gestes. Ce travail propose un parallèle avec les générations de femmes qui ont lavées les draps souillés dans les lavoirs, avec toute la pénibilité que cela impose. Il s’agit d’interroger les notions de contrôle qui se chevauchent entre la gestion faite sur les femmes et celle sur les objets matériels, ayant en commun une notion d’obsolescence commune dès lors que leur « date de péremption esthétique » ou de leur « servitude usuelle » est dépassée. Ces vestiges promis initialement à la dislocation, retranscrivent une trajectologie de liens qu’ils conservent avec leur vie passée et à laquelle ils ont été arrachés. Tissés dans leur archéologie interne, ces liens circulent dans une nouvelle mémoire aillant débuté dès lors que ces objets furent délivrés de leur rôle d’usage commercial. Ils se sont alors mis à exister pour eux-mêmes. Archive de l’eau et de l’écoulement temporel qui se dépose à la surface des choses, ces débris sont les supports d’une mémoire matérialisée. Il s’agit ici de réhabiliter les valeurs décriées à travers un dispositif de monstration de plein pied, qui permet par l’image de l’écran, de tourner autour de ces objets pour en percevoir toutes les strates de lecture traversantes.



Dissémination
Vue d'installation DNSEP, ISBA - 2025
© Élodie Mereau



Dissémination

Objets prélevés dans une décharge sauvage de Besançon, socle 270x70x35 cm, installations variables
- 2025

Cette installation déploie des objets métalliques du quotidien datant des années 50, prélevés dans une décharge sauvage de Besançon et ramenés à pied à l'aide d'un sac à dos. En rencontrant ces artefacts de la vie humaine, avec leur état de dégradation, leur matière rongée et digérée par leur environnement, on observe certes, une manifestation de la pollution générée par nos civilisations humaines, mais également des formes de mémoires et d'interactions avec un environnement. Cet échange a donc façonné la plasticité actuelle de ces corps métalliques devenus uniques et singuliers. Leur élévation sur un socle imposant faisant office de podium, transforme leur statut initial de déchets à celui de reliques, dans le but de mettre en exergue la porosité existante entre le sol et le sous-sol de nos territoires planétaires avec le consumérisme de masse de nos civilisations. Il s'agit de faire surgir les processus à l'œuvre de ces lieux pollués et en déshérence auxquels nous ne prêtons plus attention, et souvent, que nous occultons volontairement.



L'invisible frôlé par tous.
Vue d'installation DNSEP, ISBA - 2025
© Élodie Mereau



Le bruit des Vagues

Structure métallique, dispositif suspendu, algues, plastiques, fils de pêche - 2025.

L'architecture métallique s'apparente ici à une ossature rigide reprenant la forme d'une chrysalide ou d'un cocon, et prenant le rôle d'une colonne vertébrale multiple. Des fragments d'algues et de plastiques récoltés sur les plages de Bretagne sont installés sur le squelette métallique à l'aide de fils de pêche évoquant un langage morphologique de côtes, d'arêtes de poissons ou de branchies, dans un imaginaire de chairs, de mues, de peaux qui tombent, s'effritent et se transforment. De par leur similitude esthétique et texturale, le mélange algues/plastiques lime les frontières de la perception reconnaissable entre ces deux matériaux. Tout fini par se mélanger dans le cycle de la nature, toute matière échange avec son environnement, se contamine, se mélange, dans un mouvement de non-fixité perpétuel. Ce travail interroge les mouvements de contaminations et d'hybridations réciproques entre la dispersion massive des déchets humains et les environnements naturels qu'ils investissent.



Murmurations
Exposition Bosses & Reliefs, Empreintes du passé, ISBA - 2025
© Salomé Gaeta





© Salomé Gaeta

Murmuration

Empreintes de cicatrices architecturales et corporelles sur plâtres, dimensions variables - 2025

La murmuration peut faire référence à l’action de murmurer, de chuchoter, mais elle désigne avant tout le comportement collectif de très nombreux oiseaux qui se coordonnent par centaine ou milliers d’individus, dans des mouvements complexes sans qu’il n’y ait de chef d’orchestre. Ces fragments de plâtre forment un ensemble par leur collectivité, une entité commune comme ces nuées d’oiseaux qui se meuvent par une conscience collective. Un dialogue se crée entre des empreintes architecturales du revêtement extérieur des Beaux-Arts de Besançon, et des empreintes corporelles relevées sur mes cicatrices de brûlures. Il s’agit ici de limer les frontières entre le corps et l’architecture, notre corps étant lui même l’enveloppe architecturale d’un assemblage d’organismes qui collaborent ensemble pour n’en faire qu’un. Cette coopération symbiotique est désignée par le terme d’holobionte, et par cette installation en murmuration, ces différents fragments singuliers interagissent collectivement à la formation de nouvelles architectures corporelles, poétiques et langagières.

INTENTION

Ce mémoire a été pensé au cours d'une marche itinérante de deux mois dans les Hautes-Alpes françaises à la période de l'été 2024. J'ai profité de cet intervalle de vie à la temporalité plus lente et à la disponibilité plus grande pour lire, écrire et penser cet objet. Par un incident heureux, toutes mes notes m'ont été volées à la fin de mon aventure. Il m'a donc fallu tout repenser et ré-imaginer dans un laps de temps que j'aurais voulu plus grand. Mais finalement, ce désagrément m'a permis de fleurir dans la recherche et l'écriture d'une manière différente et inattendue. J'ai pu aborder ce travail autour du déplacement des corps dans des lignes de déambulations que je n'aurais sans doute pas empruntées sans cette perte.

Cet objet est composé de trois éléments à parcourir. Le premier volet prend la forme d'une déambulation de 3 poèmes lyriques étalés dans l'espace des pages. Il s'agit d'écrits à l'expression personnelle, usant de la première personne du singulier et s'axant sur une musicalité émotionnelle. Un dialogue est mis en place entre ressentis du corps et de l'esprit, et rapport aux paysages naturels. Ce recueil poétique retrace les différentes étapes qui m'ont amenées à passer de l'immobilisme hospitalier au déploiement dans un monde abîmé, de mon corps abîmé lui aussi. Ce dernier se mélange et se confond avec le paysage dans une entité commune. Il devient une cartographie, un épiderme paysage. Cette forme d'écriture s'est imposée à moi alors que je n'avais pas pour habitude de lire de la poésie, et encore moins d'en écrire. Désormais, les Ballades Lyriques – 1798 du poète William Widdoworth, ou le recueil poétique Feuilles d'herbe – 1955 de Walt Whitman nourrissent mon imaginaire. Mais encore, Bérangère Cornu dans Vivre! – 2023 ou Nastaja Martin dans Croire aux Feuilles – 2019, m'ont accompagnées par les images poétiques qu'elles convoquent et qui lient corps et paysage.

Ces poèmes, certes basés sur ma propre expérience s'adressent en réalité à tout un chacun. Nous avons tous déjà connu l'enfermement dans un espace confiné, ne serait-ce qu'à travers la précédente crise sanitaire qui a frappé notre planète. Ils parlent bien sûr à toutes les personnes accidentées, hospitalisées, en situation de handicap ou de maladie, à tous ceux qui ne peuvent pas ou plus profiter de leur corps dans leur entière validité motrice et qui peinent à en récupérer les capacités. Mais ce recueil poétique est aussi destiné à toutes les personnes valides pour les amener à s'interroger sur la chance d'avoir un corps fonctionnel. Il s'agit de se rappeler que cet atout n'est pas nécessairement acquis et qu'il est à chérir, tout autant que la diversité des territoires naturels.

Le mémoire se poursuit par une balade oculaire réalisée à l'aquarelle noire et imprimée sur un papier ivoire qui en constitue le deuxième volet. Après avoir abordé la notion du corps-paysage, je souhaitais inviter le regardeur dans un imaginaire visuel à l'interprétation multiple. Ces aquarelles aux valeurs de gris et de noirs contrastées peuvent évoquer des montagnes, des grottes de stalagmites ou de stalactites, des rivières ou des lacs, des tissus ou des chairs organiques. Aucune échelle de grandeur ne situe ces éléments. Parcourt-on une représentation microscopique ou macroscopique? Sommes-nous dans les flux internes d'un corps, dans la géologie d'un paysage, ou dans la structure d'une constellation? Par cette balade visuelle, j'ai voulu susciter un imaginaire biomorphique. On y décèle des itinéraires imaginaires invitant les yeux à en suivre les déplacements. Il s'agit de se laisser dériver dans ces eaux où l'on se perd et se confond. Le ciel et le sol se mélangent, les corps et les formes s'étalent, se rejoignent ou se séparent. Cette démarche a pour but de proposer une impulsion différente sur ce qui nous entoure. Nous avons tous la possibilité de transformer notre regard pour appréhender le paysage autrement qu'à travers un prisme d'extériorité de nos corps dans ces lieux. Elle encourage à l'observation et à un ressenti sensoriel de ces milieux. C'est une invitation à aller regarder au dehors de nous-même tout en nous mélangeant à ce dehors.

Cette balade visuelle se poursuit avec le troisième volet de ce mémoire. Dans un registre utopique, il s'agit d'un cheminement de pensée au cours d'une itinérance marchée. Dans le récit de cette traversée et par une collection d'histoires journalières, je convoque des artistes, penseurs, philosophes, aventuriers ou anthropologues. Ils et elles apparaissent comme rebondissent les idées dans l'esprit du marcheur. Comme des balises ponctuant ces pérégrinations, ils et elles jalonnent le chemin que je cartographie. Ces diverses figures tutélaires étaient mon souhait d'amener le lecteur dans un paysage qui lui est ouvert afin qu'il s'interroge, avec moi, sur les multiples manières de se déplacer. Dans une société où les mouvements du corps sont optimisés par un outillage de nos paresse, est-il possible d'envisager le déplacement comme objet de lutte à l'instar de Lydie Jean-Dit-Pannel qui marche vers Nulle Part? Le corps en mouvement peut-il parvenir à partager la culture comme Jean-Christophe Norman qui écrit sur le sol des villes? Par une marche au long court, parvient-on à se sauver, ou à sauver quelqu'un comme le pense Werner Herzog lorsqu'il marche de Munich à Paris? Ou peut-on disparaître au milieu de l'Atlantique comme Bas Jan Ader en recherchant le miraculeux?

Les trois éléments constituant cet objet sont reliés à la main. Ils apparaissent comme des strates à déplier, dont les corps seraient des concrétions aux intentions différentes et pourtant reliées, des tiroirs à ouvrir et à parcourir. Un dernier élément s'ajoute à cet ensemble, et constitue la bibliographie de ces recherches. Ce travail pourrait apparaître comme un journal de bord introspectif à la forme hybride entre l'essai poétique, le carnet dessiné et l'autofiction. Cependant, il s'agit en réalité d'explorations qui interrogent le dialogue entre le corps et l'environnement qui l'entoure, sa dimension intime et le potentiel politique qu'il peut aborder par son mouvement. Quelle influence sensorielle, mémorielle, émotionnelle ou corporelle ces déplacements peuvent-ils entraîner? Quel impact politique, social, sociétal ou environnemental peuvent-ils engendrer?





© Salomé Gaeta

Corps-Paysage

Recueil poétique - Papier glacé - 13 x 16 cm

Ce premier volet d’écriture explore la remise en marche d’un corps qui traverse, par une mémoire subjective, l’enfermement et l’immobilisme de longs séjours en services hospitaliers, et qui parvient à se redéployer dans les paysages naturels. Un lien se construit entre corps et paysage dans une entité commune. Tout deux se mélangent et deviennent une carte à parcourir, une peau-paysage à l’épiderme multiple. En creux, ce recueil parle de notions de motricité et de non-motricité du corps, de la difficulté des parcours hospitaliers, et de la chance précieuse et fragile de pouvoir se déplacer dans les paysages de notre planète.



© Salomé Gaeta

Yeux d’encres mouillés

Balade visuelle - Papier ivoire - 15 x 22 cm

Ce deuxième volet de lecture permet une transition entre deux parties plus denses, en plongeant dans une balade de dessins faits à l’aquarelle noire, permettant de tendre vers l’idée d’un voyage et d’un déplacement au sein même du mémoire.

La construction d’un imaginaire organique se déploie dans des formes multiples, et à différentes échelles. Ces dessins évoquent une macro-subjectivité de l’intérieur d’un corps, mêlant un imaginaire géologique ou paysagé, où interviennent des formes suggérant des lacs, des rivières ou des fluides s’étalant d’une page à l’autre.

Le mémoire est accompagné d’un marque-page réalisé à partir d’algues rouges, dont la plasticité évoque des tissus organiques issus d’on ne sait quel corps.



© Salomé Gaeta

Chemin de pensées

Récit auto-fictionnel - Papier blanc - 18 x 28 cm

Le troisième volet d’écriture est un récit plus ancré dans la réalité, qui s’articule autour d’une compilation d’histoires journalières, autour d’une itinérance en sac à dos.

Cette méthode d’écriture construit un dialogue entre mes pérégrinations d’aventures et différentes figures, philosophes, artistes, anthropologues, scientifiques. Ceux-ci apparaissent comme des balises géographiques qui cartographient les pages par une typographie différente du reste du texte, et permettent de questionner une pluralité de modes de déplacements. Les récits qu’ils peuvent entraîner, la couleur ils peuvent aborder, le potentiel narratif qu’ils peuvent susciter.

Déploiement Mouvant
Mémoire de Master, ISBA - 2025
© Salomé Gaeta



Formations

- 2025** : DNSEP
Félicitations du jury.
Institut Supérieur des Beaux-Arts de Besançon
ISBA (25)
- 2023/2025** : Master Art
Institut Supérieur des Beaux-Arts de Besançon,
ISBA (25)
- Mars 2025 : Workshop Bosses & reliefs, empreintes du passé avec Aline Morvan
 - Novembre 2024 : Sémaire sur les sols et sous-sols avec Thierry Bonnot
 - Octobre 2024 : Séminaire sur la cartographie et la contre-cartographie avec Nephys Zwer
 - Décembre 2023/Mai 2024 : Assitante d’artisan menuisier
Accompagnement d’une classe de 3ème dans la fabrication d’un objet en bois, Projet Manufacto
Lycée Technique Diderot - Bavilliers (90)
 - Avril 2024 : Assistante régisseuses au FRAC de Franche-Comté
Montage des expositions Un minuto más, Esther Ferrer et Attention, on danse !, La Ribot
FRAC Franche-Comté, Besançon (25)
 - Novembre 2023 : Stage d’assemblage et de collage en céramique avec Solène Dumas
Schiltigheim, Strasbourg (67)
 - Juin 2023 : Stage de techniques de création de pigments minéraux et végétaux avec Hélène Roche
Tarbes (25)
 - Avril 2023 : Assistante d’artiste
Préparation et mise en place d’une exposition de Sandrine Beaudun
Le Val d’Ocre (89)
 - Mars 2023 : Stage de technique du papier végétal avec Aïdée Bernard / La Camigraphie Expressive
Campagne sur Aude (11)

2022 : DNA
Mention pour la qualité des réalisations plastiques et de la mise en espace.
Institut Supérieur des Beaux-Arts de Besançon
ISBA (25)

2019/2022 : Licence Art
Institut Supérieur des Beaux-Arts de Besançon
ISBA (25)

- Février 2022 : Stage de sculpture sur bois avec Éric Clavel
Les Auvergnats Montagny, Navour-sur-Grosnes (71)
- Septembre 2020 : Stage de sculpture en bois flotté avec la compagnie de spectacle et d’Art de rue La Toupine
Évian les Bains (74)

2017/2018 : Classe préparatoire d’Art Conservatoire d’Art de Carcassonne (11)

2017 : Certificat d’Aptitude Professionnelle de Ferronnerie d’Art
Lycée Technique de la Cité Scolaire Mazamet (81)

2016/2017 : Formation de Ferronnerie d’Art
Institut des Métiers d’Art et d’Artisanat d’Art - IMARA, Revel (31)

Expositions et Résidences

Avril 2025 : Exposition collective Bosses & Reliefs, Empreintes du passé, Commissaire Sophie Montel, ISBA Besançon (25)

Mai 2024 : Résidence Les Récits Vivants, Nans-Sous-Saint-Anne (25)

Mai 2023 : Exposition collective OffLure, Lure (70)

Mai/Juin 2019 : Exposition collective Biorama, Le Pari, Tarbes (65)

Juillet 2017 : Exposition collective au Festival International de musique d’Occitanie
Château de Palaminy (31)

Contact

Nom : Templier
Prénom : Florine
Nom d'usage : Florette Templier
Adresse : 5 Rue du Vieux Bourg
Code postal : 25660
Ville : Morre
Email : florettetemplier@outlook.fr
Téléphone : 06.74.41.78.32
Site web : @florette_templier
Discipline(s) : Sculpture, Installation
Numéro de siret : 93441011900010